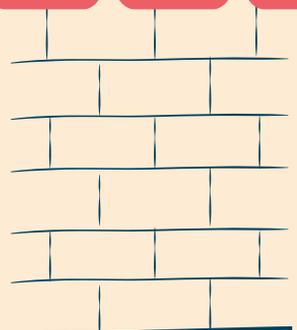
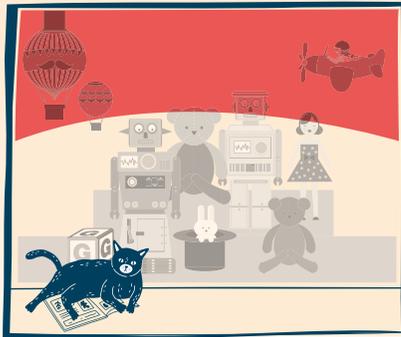
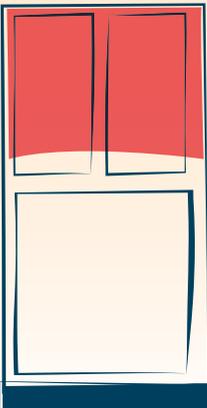




JULIEN RAMPIN

*Le magasin des
jouets cassés*

roman




CHARLESTON

JULIEN RAMPIN

LE MAGASIN DES JOUETS CASSÉS

Un immeuble parisien comme beaucoup d'autres, avec son ascenseur étroit, ses balcons minuscules et sa cour où se croisent les habitants. C'est l'endroit que Lola a choisi pour prendre un nouveau départ après son divorce, avec son fils de six ans, Léon. Ici vit Martine, dont l'appartement en rez-de-chaussée lui permet d'assouvir sa curiosité en épiant la vie des autres, mais aussi Paul-Henry, un vieux monsieur à l'éternel nœud papillon, qui partage sa passion pour la littérature avec ses voisins et ses abonnés sur les réseaux sociaux.

En apprenant à les connaître, Lola va malgré elle faire voler en éclats des décennies de secrets et de mensonges, qui pourraient bien changer sa propre vie...

Avec ce second roman, Julien Rampin confirme son talent pour donner vie à des personnages inoubliables qui nous ressemblent, ni gentils ni méchants, simplement humains.

« UN REMÈDE À LA MÉLANCOLIE.
CETTE FABLE POUR ADULTES
NOUS PERMET DE VOIR L'EXTRAORDINAIRE
DANS DES HISTOIRES ORDINAIRES. »

Candice, de @madame.bovarysme

ISBN: 978-2-36812-748-3



9 782368 127483

18 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : Caroline Gioux - Illustrations :

© Good Studio - © Sospelkin /

AdobeStock - © Lyeyee / Shutterstock




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Julien Rampin est désormais mon évidence dans la littérature française... Il sait parler de la vie, il sait parler des gens, il sait parler de l'âme avec une telle précision, sans jugement, avec douceur et bienveillance. »

Angélique, de @mme_chacha_lit

« J'adore l'écriture poétique de l'auteur. Il y a plusieurs histoires dans l'histoire et de sacrés rebondissements que je n'ai pas vus venir ! Un vrai petit bijou que je vous conseille. »

Magdalena, de @triple_l_de_mag

« On se laisse emporter par les mots de Julien, par cette chanson douce, triste et belle à la fois. L'histoire est abordée avec beaucoup de légèreté, sans drame, en toute simplicité. »

Laura, de @laurasreadings

« Un nouveau roman à la hauteur du premier. Ce roman est intime, on découvre les secrets des personnages au fil d'une plume douce et poétique. Cette histoire est un puzzle, à l'image de ses personnages. Au début, les pièces sont détachées, tout est flou, puis tout devient net et la vue d'ensemble finale explique tout. »

Julie, de @julie_jelis

« C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai refermé ce roman de Julien Rampin. Chaque personnage a une personnalité bien développée. Mention spéciale pour Paul-Henry : un protagoniste amoureux des livres qui est à la fois sincère et touchant. Ce roman est une bulle de tendresse où l'amour est inconditionnel. »

Candice, de @madame.bovarysme

« Coup de cœur, encore une fois, pour la plume de l'auteur. Julien a un véritable talent de conteur. Un de mes auteurs chouchou que je vous conseille de suivre de très près et qui sait nous bouleverser à travers les chemins de vie de ses personnages. »

Sophie, de @ducafeetdeslivres

« Ce que j'aime particulièrement chez Julien Rampin, c'est sa plume. Les mots qu'il choisit sont remplis de poésie et de mélancolie, de tendresse et de vérité. »

Émilie, de @leslivresdemilie

« Une petite pépite. J'ai eu un coup de cœur pour Paul-Henry et Léon, deux personnages qui m'ont énormément touchée et qui resteront gravés. Julien Rampin offre quelque chose d'unique : des rencontres. Des rencontres qui nous touchent, qui nous bouleversent et qui s'ancrent en nous. »

Louise, de @livresse_delire_delivre

« Encore une fois, Julien Rampin nous offre un roman d'une incroyable sensibilité et d'une grande justesse dans les émotions. L'histoire, douce et poignante à la fois, s'immisce dans notre tête et notre cœur au fil des pages. »

Stéphanie, de @steffdepikiti

« Coup de cœur ! Avec humour et second degré, Julien glisse malgré tout des vérités... Et ce avec beaucoup de délicatesse ! C'est brillant ! Ce récit est un bonbon, il est aussi solaire que son auteur, rempli de tendresse et d'humanité. »

Pascale, de @entredeuxpages

« Dès les premières lignes, Julien m'a embarquée dans son monde fictif mais tellement réaliste, on peut se projeter parfaitement dans le quotidien de ces personnages. Je suis charmée par son écriture si poétique tout en émotions. »

Joanna, de @joanna_in_books_wonderland

« Ce petit roman est sublime, magnifique par sa simplicité et son humanité. L'auteur a une plume très poétique et chantante. Sensible, réaliste, un roman surprenant autour des tranches de vie de personnages attachants et humains ! »

Clara, de @lecturedepetiteplume

« La plume est entraînante et rythmée. Les personnages sont finement croqués et viennent nous toucher avec délicatesse. J'ai adoré cette histoire entre passé, présent et futur qui prend des tournures surprenantes. »

Manon, de @manonlitaussi

« Le talent de Julien Rampin se trouve dans la construction de ses personnages. Le lecteur ne peut que tomber sous le charme de ces protagonistes si réels, si vrais. *Le Magasin des jouets cassés* est un vibrant hommage à l'amour et à la bienveillance. »

Léa, de @leatouchbook

« Julien Rampin nous offre un second roman vibrant d'émotions. Une jolie histoire qui restera dans ma mémoire, un roman qu'on a envie de finir à toute vitesse mais en même temps avec l'envie de rester auprès de la brillante Lola et du tendre Léon. »
Camille, de @leschamoureux

« Un roman tout doux, aux personnages attachants et à l'histoire émouvante. Les personnages, tout en nuances, sont soignés, ainsi que les liens qui les unissent. »
Clélia, de @cherlecteurvirgule

« J'ai beaucoup aimé les thématiques abordées dans ce livre. Julien a su mettre en avant des sujets importants, forts, voire presque tabous. L'humour est aussi très présent dans ce livre. Un roman tellement réconfortant à lire, un livre sur l'amitié, l'amour et l'espoir. »
Ilinca, de @lectio.academias

« Ce roman est vraiment beau, écrit avec une jolie plume et l'histoire est très touchante. J'ai adoré le personnage de Lola, un grand cœur et beaucoup d'amour à revendre. »
Caroline, de @cacobouquine

« L'écriture de Julien Rampin est très belle, douce et tendre. Un roman qui représente le quotidien, la vie, les désillusions, l'espoir, l'amour, la famille et la résilience. »
Mélany, de @readingbook__

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur la page [www.editionscharleston.fr/
lectrices-charleston](http://www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston)

LE MAGASIN
DES JOUETS CASSÉS

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-748-3
Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Julien Rampin

LE MAGASIN
DES JOUETS CASSÉS

Roman



*« Je suis un dernier souffle, je suis un premier cri
Un vieil homme en pantoufles, un bébé en body
Je suis tout résumé, le meilleur et le pire
Quand tout est consommé, je suis un souvenir. »*
« Je suis un souvenir », Alex Beaupain

*« La poésie, c'est le plus joli surnom
que l'on donne à la vie. »*
Jacques Prévert

PARTIE 1

AUJOURD'HUI

*« Partout, elle me fait escorte
Et elle me suit, pas à pas
Elle m'attend devant ma porte
Elle est revenue, elle est là
La solitude, la solitude. »*
« La solitude », Barbara

I.

Doudous

Paris, lundi 19 août 2019

— **D**IS, MAMAN ? POURQUOI ON FAIT DES BÉBÉS ?
Léon, six ans, lève la tête de son assiette de haricots verts, appuie sur la branche de ses lunettes pour les remettre en place sur le bout de son nez, comme chaque fois que quelque chose le turlupine, et dépose allégrement une bonne grosse traînée de gras sur le verre droit.

De l'autre côté de la table, Lola sourit intérieurement. Ça y est ! Le moment est enfin arrivé ! En mère modèle, elle s'est déjà préparée des millions de fois à l'interrogation fatidique. Elle a déjà à l'esprit toute une réponse, minutieusement élaborée, à la grande question de la procréation. Elle en sauterait presque de joie.

Pour une fois que son fils ne la prend pas au dépourvu, Lola n'est pas peu fière d'avoir planché sur le sujet.

Elle attrape une lingette dans le paquet qui traîne sur la table, ôte ensuite les lunettes de Léon maculées de traces de doigts douteuses, et entreprend de les nettoyer. Même si elle est préparée, elle a besoin d'avoir les mains occupées. C'est un grand moment dans sa vie de maman qu'elle est en train de vivre !

Tout en astiquant vigoureusement les carreaux, elle adresse un sourire faussement détendu au fruit de ses entrailles, tout en sachant que son myope de fils ne voit plus qu'une forme floue et indistincte en lieu et place de sa mère.

D'abord, reformuler la question.

— Tu veux dire *comment* on fait les bébés, c'est ça, mon cœur ?

Le petit garçon éclate de rire.

— Non, ça, je connais bien, Maman ! Non, en fait, je me demande plutôt pourquoi ? Pourquoi on fait des enfants ?

Allons bon. Au temps pour elle. C'était bien trop facile.

Cet enfant a le chic pour la plonger dans des postures toujours plus compliquées. Parfois, elle a l'impression de passer un examen totalement farfelu avec ses interrogations sorties de nulle part. Un concours d'entrée à l'école de Poudlard où chaque théorème n'apporterait aucune réponse sensée...

Lola tente de gagner du temps, son euphorie déjà envolée.

— Tu comptes poser des questions tout le repas, chéri ? Je te rappelle que ton assiette n'est pas terminée, et même si je connais ton penchant mitigé pour les haricots verts, tu ne t'en sortiras pas comme ça ! Espèce de filou !

Léon attrape une pleine fourchette de légumes et la fourre dans sa bouche. Lola en profite alors pour lui remettre ses binocles sur le nez. Avec la petite moue qu'il fait, elles lui donnent l'air d'un professeur mécontent. Lola n'a pas bien appris sa leçon. Elle va se faire enguirlander !

— T'inquiète ! Je sais qu'il faut manger de tout pour grandir ! Cinq fruits et légumes par jour, je connais la musique !

Il termine de mâcher, attrape à deux mains son verre d'eau, comme si quelqu'un allait le lui dérober, et le boit d'une traite avant d'insister :

— Pourquoi on fait des bébés alors, Maman ?

Lola bredouille. La mère parfaite vient de prendre le large et elle se retrouve dans le rôle qu'elle joue le mieux depuis quelques semaines : celui de la nana complètement larguée dans tous les domaines de son existence.

— On fait des enfants parce qu'on est amoureux, mon chat.

C'est un bon début, ça. Et on pourrait même s'arrêter là, tiens.

Léon écarquille un peu les yeux et se gratte la tête, dubitatif.

— Mmmmm... Pourtant, Papa, il t'aime plus d'amour, lui ?

Bordel de... Comment va-t-elle se sortir de ce mauvais pas sans égratigner l'image du gentil père et ne pas passer pour une serpillère aux yeux de son fils unique ? Elle aurait sacrément préféré l'histoire de la petite graine, des choux et des cigognes dans le jardin enchanté par une belle journée de printemps.

— Tu sais, mon cœur, lorsque nous avons décidé de t'avoir, nous nous aimions très fort, ton papa et moi ! C'est pour ça que tu es là. Et si, parfois, les choses changent et que les papas et les mamans se séparent, ils continuent d'aimer pour toujours leur enfant.

Et si des poufiasses de vingt ans en talons aiguilles évitaient de graviter autour de ces fameux papas, le monde ne s'en porterait pas plus mal non plus.

Léon semble se contenter pour une fois de cette réponse brinquebalante et Lola se dit qu'elle aura peut-être finalement droit à un moment de répit.

Sacré Léon ! Depuis qu'il sait parler, son petit bonhomme ne cesse de l'impressionner. Toujours avide de comprendre et doué d'une sensibilité hors du commun.

Le petit garçon termine son repas et commence à descendre de sa chaise. Lola s'empresse de lui porter secours afin qu'il ne se casse pas une jambe, car elle a vraiment d'autres chats à fouetter aujourd'hui. Son fils a beau être plutôt précoce niveau intellect, il est loin d'être un acrobate ! Il aurait même tendance à se coltiner deux bras gauches, et le simple fait de sortir de table prend des allures de dangereuse gymnastique tant il semble ne pas savoir synchroniser le moindre de ses mouvements.

— Papa va venir te chercher, minou. Va te laver les dents, s'il te plaît, mon cœur d'amour !

Lorsque Lola se sent coupable, elle abreuve son fils de petits noms. Mon chat. Mon trésor. Mon amour. Mon bébé. Autant de mots doux pour tenter de faire avaler la pilule. Lorsqu'elle s'entend affubler son fils de ces diminutifs un peu trop sucrés, elle sait qu'elle est sur la mauvaise pente. Ça sonne faux, comme ces images d'Épinal qui cachent autre chose lorsqu'on les regarde de plus près. Cette illustration de la mère courage qui est en réalité une vieille sorcière édentée.

Pour la forme, évidemment, Léon râle un peu.

— Ça suffit, mon petit rebelle ! On était d'accord ! Aujourd'hui et demain, tu es chez Papa ! On a juste mangé ensemble exceptionnellement pour que tu puisses voir notre nouvel appartement à tous les deux. Je te récupère mercredi, tu le sais bien. Ça me laissera le temps de commencer à ranger tout ce bazar.

Lola montre à son fils l'amoncellement de cartons et de sacs qui jonchent le petit appartement. Ce qui semble le laisser complètement de marbre.

— Et surtout, ça me laissera le temps de préparer ta chambre. Comme ça, mercredi, tu auras ton petit nid douillet, mon canari !

Le petit garçon s'illumine, l'argument fait mouche :

— C'est promis, Maman ? J'aurai ma chambre ?

— Croix de bois, croix de fer, si je mens, je mange des vers.

Oui, ils ont un petit peu détourné l'expression initiale il y a quelques mois, car son impressionnable de fils avait hurlé pendant une heure lorsqu'elle s'était crue bien maline de parler d'aller en enfer. Avec son père, ils ont fini par lui dire qu'il avait mal entendu. D'où les vers...

— Allez, file, vermine !

Pendant que son petit bolide démarre en trombe vers la salle de bains, Lola décide de s'octroyer un café. En voyant la Nespresso flambant neuve qui trône sur le plan de travail, elle se souvient qu'elle n'a aucune idée de comment l'engin fonctionne.

Léon n'étant plus dans les parages, la vue de Lola est aussitôt brouillée par les larmes qui ne demandent qu'à se déverser à seaux entiers de ses yeux fatigués.

Toute cette tristesse, toute cette colère, qui menacent de tout fracasser. Elle sait pourtant que jamais elle ne craquera devant Léon. Plutôt crever la gueule ouverte sur le trottoir !

Elle jette un regard désappointé autour d'elle. Cet appartement est comme une terre inconnue, hostile. Arrivera-t-elle un jour à se sentir chez elle entre ces murs ?

Les lieux ne sont pas désagréables, loin de là. Mais jamais elle n'aurait imaginé que sa vie prendrait un tel virage. Jamais elle n'aurait pensé se retrouver seule, en plein Paris, loin de tout ce qui faisait sa vie jusque-là.

Sur le frigo, elle a imprimé un tableau pour noter les jours où son fils sera avec elle. Avec Baptiste, son futur ex-mari, ils ont établi par mails interposés un planning où le petit garçon passe deux jours chez l'un, deux jours chez l'autre, et trois jours les week-ends en alternance.

Plus que tout, ce tableau ignoble lui donne envie de hurler. La voilà mère à mi-temps, elle qui ne s'était encore jamais séparée de son Léon. Il y a une violence incroyable dans ces dates cochées au feutre rouge, le partage de l'amour d'un enfant.

Léon ne mérite pas tout ça, mais il comprend déjà suffisamment de choses pour ne pas ajouter à la peine ambiante. Elle lui doit d'avoir l'air enthousiaste, sans en faire trop non plus. Il n'est pas dupe, son petit amour.

Lola se reprend. Elle aura du temps pour se lamenter plus tard. Pour le moment, il faut s'occuper de son fils.

Pendant qu'il se brosse plus ou moins vigoureusement les ratiches, Lola inspecte une dernière fois le contenu de la petite valise achetée pour l'occasion.

Elle vérifie que Léon part avec tout l'attirail de survie pour deux jours, Doudou One et Doudou Two en tête, peluches jumelles sans lesquelles son mini-monstre refuse tout simplement de se mettre au lit. Encore une fois, elle s'est crue plus futée que la moyenne des parents du monde. Dans la crainte d'égarer un jour le précieux doudou de Léon, elle avait acheté la réplique exacte de la peluche. Au cas où. Et évidemment, trois heures après, Léon était tombé dessus et avait décrété qu'il lui fallait les deux exemplaires de Doudou pour l'accompagner au pays des rêves.

Son idée de génie s'est donc transformée en double peine puisque, chaque soir, il faut retrouver Doudou One *et* Doudou Two qui semblent animés d'une vie propre et ont tendance à se retrouver toujours à l'opposé l'un de l'autre, de préférence dans deux pièces différentes.

Une fois les deux compères rapatriés dans la valise, au milieu de fringues pour tous les temps possibles, entre tempête de neige et climat équatorial, Lola tente de prendre le petit garçon dans ses bras.

— Oh mais, Maman, non ! Je suis grand, tu sais ! Tu vas pas me porter comme un gros bébé !

Il attrape la poignée de la valise et se dirige résolument vers la porte d'entrée. Lola essaye de ne pas craquer en voyant cette version miniature d'elle-même prendre sur lui et s'avancer vaillamment vers un avenir incertain.

Ils entrent dans l'ascenseur étroit. Léon tient à appuyer sur le bouton et Lola le laisse faire, avec dans sa tête le compte à rebours qui les emmène vers cette séparation. La première d'une longue série qu'elle ne pourra jamais entièrement accepter.

Arrivés dans le hall de l'immeuble, elle s'agenouille pour fermer le gilet du petit garçon, profitant de ce moment pour le serrer brièvement dans ses bras, un peu plus fort que de raison.

Baptiste, garé en double file dans la petite rue, klaxonne impatiemment, les apercevant sûrement tous les deux à travers la porte vitrée de l'immeuble. Lola a à peine le temps d'embrasser son fils que déjà il s'installe à l'arrière de la jeep imposante de son papa.

Elle attend que la voiture disparaisse de sa vue pour faire demi-tour et rejoindre son appartement, la mort dans l'âme et le ventre noué, déjà morcelée, plus tout à fait elle-même.

2.

Cache-cache

Paris, lundi 19 août 2019

AU REZ-DE-CHAUSSÉE, deux étages plus bas, confinée à l'abri de son appartement, Martine Pichon est à son poste. Volets fermés pour empêcher la chaleur de pénétrer à l'intérieur, elle profite de ce temps dont elle dispose à sa guise pour vaquer à son occupation préférée du lundi.

Lorsque se fait entendre le bruit de l'ascenseur hors d'âge, elle s'installe à son poste, comme au cinéma. À chaque fois, c'est un frémissement qui la parcourt, un frisson d'anticipation. Celui d'avant la découverte, celui d'avant tous les possibles.

Juchée sur un tabouret de bar acheté pour l'occasion, elle se tient collée derrière la porte d'entrée de son appartement. Elle a même installé, tout autour du judas, un cercle de mousse pour ne pas se blesser lorsqu'elle

reste des heures à lorgner ce qui se passe dans le couloir d'entrée de l'immeuble. Avec un appartement en rez-de-chaussée, elle a tout le loisir de voir défiler les habitants, avec vue imprenable sur l'ascenseur qui se situe juste à côté de sa porte d'entrée.

Les gens s'arrêtent là quelques secondes, quelques minutes, ne croyant pas être observés. Et c'est là que Martine les trouve les plus fascinants. Lorsqu'ils ne sont pas en représentation. Lorsqu'ils se pensent à l'abri des regards. Sans se douter un instant qu'elle dérobe un peu de leur vie, là, pour se goinfrer en cachette d'un morceau de quotidien volé.

Elle chipe le doigt dans le nez du quadragénaire chic et pressé qui vit au quatrième étage, la chanson mièvre que chantonne l'ado du cinquième en attendant que l'ascenseur veuille bien arriver. À soixante-sept ans, elle en a vu passer, des bribes d'existence. Et pourtant, elle ne s'en lasse jamais. Elle aime cette façon d'entrevoir ce que personne ne prend vraiment le temps d'observer. Regarder défiler le quotidien et pénétrer l'intime.

Pour l'heure, elle s'est préparé un sandwich jambon-beurre et le déguste tranquillement derrière sa porte, son fidèle carnet à proximité.

Elle tient chaque jour, par écrit, un état des lieux clair et précis des allées et venues des autres habitants de l'immeuble. Elle glane des informations pour chaque locataire et, telle une cheffe d'orchestre, elle peut dire de manière très précise qui va arriver ou s'apprête à partir. Avec ce petit exercice d'observation, elle s'est aperçue que la plupart des gens sont très prévisibles et ont, chaque jour de la semaine, un emploi du temps souvent identique.

Il y a ceux qui partent travailler le matin, ceux qui reviennent déjeuner puis repartent en coup de vent. Il y a ceux qu'on ne voit jamais si on n'y prend pas garde. Avec les personnes âgées, comme elle, c'est parfois plus compliqué, même si les vieux ont plutôt tendance à partir

chercher le pain exactement à la même heure chaque jour. Parfois, ils disparaissent pour un temps de l'équation bien huilée. Un séjour à l'hôpital ? Un départ en vacances chez leurs enfants ? Martine s'évertue toujours à découvrir le pot aux roses.

Certains occupants demeurent de simples ombres. Ils passent à toute heure du jour et ne laissent rien deviner de ce qui se passe derrière les portes closes de leur domicile. Ce sont ceux qui lui donnent le plus de fil à retordre. Elle met un point d'honneur à surveiller ces inconnus qui s'entourent de mystère. Ils ont forcément quelque chose à cacher, et elle n'aime pas ça, Martine, les secrets. Les siens, passe encore, mais ceux des autres, il faut s'en méfier comme de la peste. C'est quelque chose qu'elle a appris il y a longtemps. Et il s'agit de ne plus se faire avoir. Les cachotteries, un jour ou l'autre, finissent par vous englober dans leur spirale infernale.

L'arrivante du dessus vient de passer avec un petit garçon. Martine n'a pu que l'entrapercevoir, une silhouette brune traînant une valisette rose pétard d'un goût très douteux.

Un petit frisson d'excitation la parcourt. La nouveauté l'enchanté et l'inquiète tout autant.

Elle va devoir, dans les prochaines semaines, découvrir qui est cette dernière venue et surtout, si elle ne va pas troubler le quotidien tranquille de la résidence. Elle est sur un dossier de plus.

C'est qu'elle se sent l'âme d'une gardienne des lieux et tient ses registres avec régularité et application. Comme un devoir. Une tâche dont personne ne connaît l'existence et qui lui permet de croire qu'elle maîtrise la vie au sein de la résidence parisienne.

Martine Pichon habille sa solitude d'un manteau élimé de petits riens dérobés aux autres, comme on raccommode à l'infini des bouts de sa vie.

Elle conserve tous ces fameux cahiers qui lui tiennent lieu de journaux de bord, intimes et universels à la fois. Au fil des années, elle a composé une sorte d'encyclopédie en plusieurs volumes. Elle y a glissé des articles de presse sur la vie du quartier, griffonné des bribes de réflexions, des pensées qui la traversaient. Des horaires de passage de locataires, de propriétaires, qui depuis ont déménagé ou passé l'arme à gauche.

Ces journaux sont le plus grand trésor qu'elle possède, même si personne, à part elle, n'a jamais posé les yeux dessus. Un pour chaque année qu'elle a vécue entre ces murs.

Ils racontent l'histoire de l'immeuble, du quartier, de Paris et parfois même d'une France qu'elle observe à la loupe. Il ne se passe pas une journée sans qu'elle consigne méticuleusement une conversation souvent anodine.

Aujourd'hui, la plupart des gens font de même sur ces fameux réseaux sociaux. Elle, au moins, a la décence de garder pour elle ces pensées qui n'intéressent personne. Assise sur son tabouret, entre deux apparitions de voisins, elle surfe, avec un mépris chaque jour plus grand, sur ces réseaux de l'intimité bafouée.

Drôle d'époque où les gens aiment montrer ce qu'ils mangent, ce qu'ils ont sur le dos ou sur le cœur, comme si ça avait la moindre importance. Ils déversent la tristesse de leur vie ou la mettent en scène avec allégresse, comme on trompe l'ennui, en tentant de trouver un écho dans la masse.

Elle s'est créé des pseudonymes.

Facebook. Twitter. Instagram. Il doit y en avoir d'autres, mais sa science en la matière s'arrête là. Elle ne poste jamais rien, bien évidemment : elle n'a ni l'âge, ni l'indécence de prendre ces fameux selfies, cette maladie du millénaire qui a porté au pinacle le vide absolu. Elle ne s'imagine pas mettre la bouche en canard et donner la recette de son coq au vin ou son avis sur le dernier conflit en date.

Et ce n'est pas une question de génération. Elle n'a tout simplement pas l'impudeur de se croire intéressante.

Mais elle se tient dans l'ombre virtuelle, toujours à observer les autres.

Le premier con venu, anobli de quatre ou cinq abonnés, se voit doté d'une parole, d'une légitimité venue de nulle part qui lui donne le droit de claironner son petit avis sur tous les toits, comme un gamin qui fait un caprice mais que personne n'écoute. Une sorte de brouhaha ininterrompu où chacun tente de tirer la couverture à soi.

Une chose en particulier qui la fascine au plus haut point, c'est la régularité avec laquelle la mort rend les gens formidables. Toutes ces nécrologies de stars oubliées depuis des lustres qui reprennent vie aux yeux de la Toile, le jour de leur mort. Du jour au lendemain, les voilà qui manquent à la Terre entière alors que de leur vivant, elles n'intéressaient plus personne depuis des décennies.

Drôle de course qu'être le premier à pleurer un inconnu, à annoncer la nouvelle, deux heures après avoir publié sa recette de la soupe au pistou ou sa dernière trouvaille chez H&M.

Ce déversoïr lui semble parfois effarant. Une corne d'abondance de dissonances intimes qui se perdaient dans la multitude. Pourtant, il faut bien l'avouer, elle est friande de ce que les autres ont à raconter. Comme on soulève le tapis pour découvrir toute la crasse accumulée.

Elle continue de faire défiler ce ramassis de banalités, droguée à l'inutile.

L'autre con de Paul-Henry, tiens, d'ailleurs, lorsqu'il ne traîne pas son caddie de bouquins poussiéreux, il tient un blog « littéraire ». À son âge. Quelle honte ! C'est bien la preuve que quelque chose ne tourne pas rond chez lui. Décidément, il n'a jamais su se tenir... Et les années passant, il ne semble pas s'être assagi. De mal en pis, même. Qui pourrait bien s'intéresser aux élucubrations littéraires d'un vieux schnock toujours affublé d'un nœud papillon ?